

## LA CHRONIQUE DE FABIENNE PASCAUD

**Macbeth**

Tragédie

**Shakespeare**

| 2h05 | Mise en scène Johan Simons | Les 7 et 8 déc. à la Comédie de Reims (51) | Tél.: 03 26 48 49 00.

**Living!**

Leçon de théâtre

**Julian Beck et Judith Malina**

| 1h30 | Mise en scène Stanislas Nordey | Jusqu'au 21 déc., Théâtre des Quartiers d'Ivry, Ivry-sur-Seine (92) | Tél.: 01 43 90 11 11.

**Molly Bloom**

Monologue

**d'après James Joyce**| 1h05 | Mise en scène Blandine Masson et Marc Paquien | Jusqu'au 15 déc., Théâtre des Bouffes du Nord, Paris 18<sup>e</sup> | Tél.: 01 46 07 34 50.

Du sang, des acteurs qui se roulent dans le sang, s'en couvrent, s'en protègent, comme d'une deuxième peau, à la fois vitale et assassine, essentielle et mortifère... telles sont les images paradoxales et furieuses qui hanteront longtemps les spectateurs du *Macbeth* de Shakespeare revisité par le Néerlandais Johan Simons. Chez cet ex-danseur, le général victorieux qui exterminera tout sur son passage pour arriver au trône n'est pas seulement un obsédé de pouvoir, comme le croit son épouse aimante, Lady Macbeth, prête à tout, ici, pour l'y aider. Mais un assoiffé de violence, régénéré sans cesse par la rage de tuer. Qui en a besoin et qui s'y livre presque sans calcul, avec volupté. Johan Simons et sa bande d'acteurs quasi indistincts, qui mêlent et s'échangent parfois les rôles, en suppriment et condensent beaucoup, témoignent avec une étonnante sensualité de cette relation sauvage et amoureuse à la mort. Quels monstres intérieurs s'agitent donc peu à peu, et jusqu'à la folie, dans ces corps ordinaires? Dans l'espace moderne et épuré, une sorte de loft-arène, où les acteurs assis sur quelques chaises assistent eux-mêmes à la joute sanglante, nos pulsions les plus archaïques sont figurées sous une inquiétante lumière glauque. Sans doute, cette lecture-là, efficace et barbare, est-elle réductrice. Mais aide à comprendre la funeste magie d'une tragédie dont les gens de théâtre osent à peine prononcer le nom, tant elle est – disent-ils – porteuse de tous les maléfices...

L'incarnation très physique du spectacle renvoie à sa façon au travail sur le corps prôné dans les années 1950 par le Living Theatre de New York, et donc à *Living!*, dernier spectacle que Stanislas Nordey a organisé autour de l'icône collective américain, qu'il admire, mais dont on se souvient surtout qu'il avait injustement vilipendé Jean Vilar lors du Festival d'Avignon 1968. Avec les comédiens sortis de l'école du Théâtre national de Bretagne, qu'il a longtemps dirigée, Nordey redonne aux textes de deux fondateurs du Living, Julian Beck et Judith Malina, toute leur profondeur et acuité, toute une exigence politique, artistique aujourd'hui un peu oubliée. Comme souvent dans ses spectacles, les

acteurs profèrent d'une voix forte à l'avant-scène des phrases, des mots, que leur intensité, leur rapidité de débit éclairent étrangement. Et nous voilà propulsés cinquante ans en arrière, quand le Living dénonçait nos sociétés-prisons, croyait à la puissance chamanique d'acteurs au comble de leur corps, pour nous aider à nous libérer... Le théâtre alors se voulait ambitieusement contre-culture et tentait de proposer d'autres chemins, de se réinventer. Utile revisitation, même cérébrale, même désincarnée et volontariste, que cette promenade dans les incendiaires utopies du Living.



Molly Bloom, elle n'incendie rien. Allongée tête-bêche avec son mari endormi sur le lit à barreaux qui compose l'unique décor du spectacle – *Molly Bloom* –, elle explore juste en chuchotant ses labyrinthes intimes, se balade vocalement au royaume secret de ses frustrations et désirs. Comme pour une envoûtante comptine... Adapté des dernières pages du monumental *Ulysse* de James Joyce, ce très cru monologue intérieur de l'épouse de Leopold Bloom – anti-héros de l'anti-roman épique – charrie le chaos d'une existence un peu fruste, un peu brute, dans un flot verbal incessant. Mais Molly finira par se découvrir elle-même à force de mots, de phrases prononcés pourtant presque sans savoir. Anouk Grinberg donne animalité et douceur à ce pathétique et fascinant personnage. Putain et presque sainte dans son attachement à cet étrange Leopold-Ulysse qu'elle trompe bien volontiers, complexe et contradictoire. En déshabillé 1900, la comédienne, si mutine et si grave, cumule superbement les figures féminines archétypales et les sublimes. Avec cette irrésistible magie enfantine qui n'appartient qu'à elle. Gamine et si vieille, riieuse et lourde de tant de drames ●

Anouk Grinberg dans *Molly Bloom*. Mutine, grave, superbe.